

**Extrait de la littérature de ce temps : contenant ce qu'il y a de plus curieux dans les Journaux de France**

**1.1754,1**

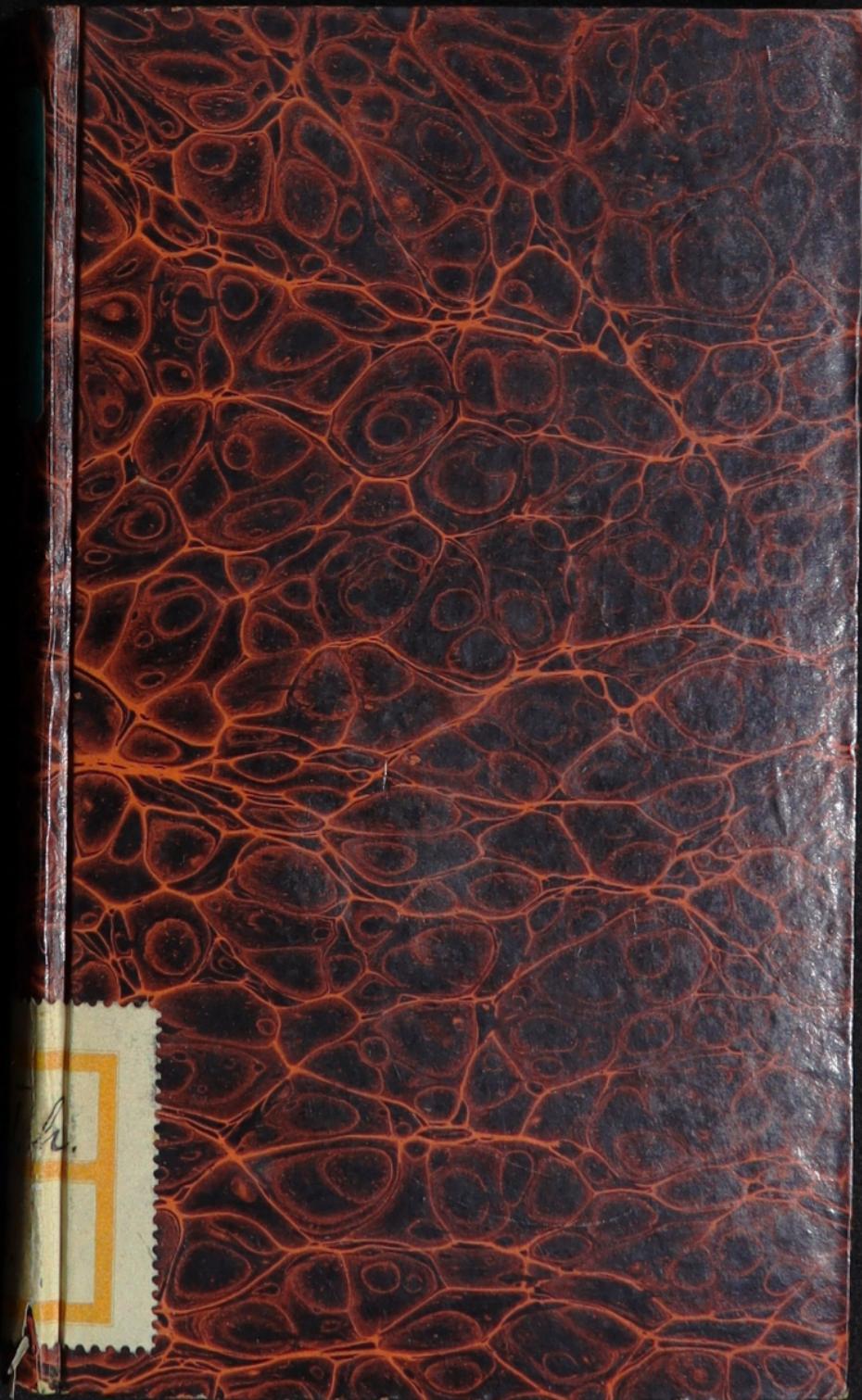
A Mersebourg: Chez Laitenberger, MDCCCLIV

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767194064>

Band (Zeitschrift)

Freier  Zugang

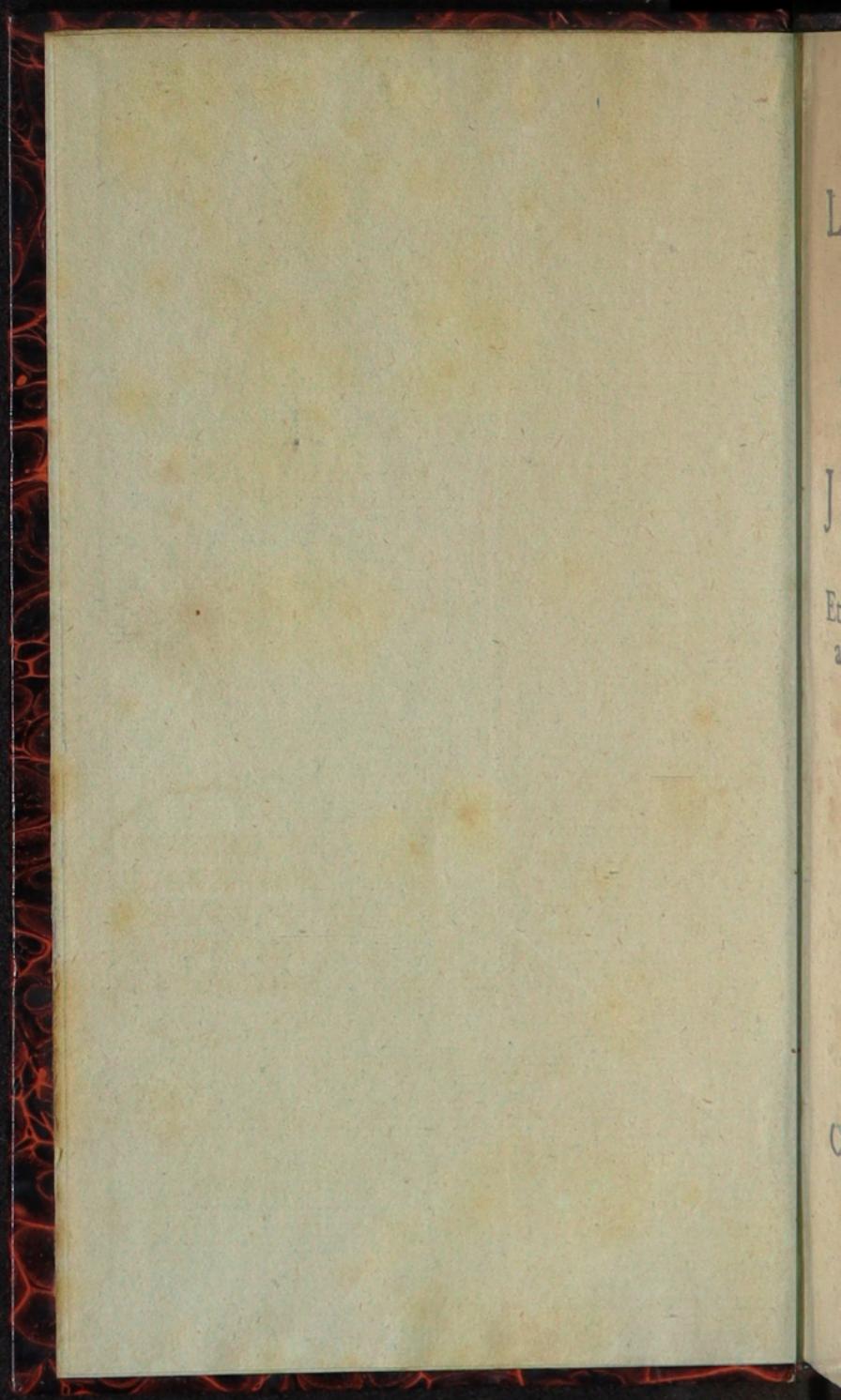




AfTh

250





EXTRAIT  
DE LA  
LITTERATURE  
DE CE TEMS  
CONTENANT  
Ce qu'il y a de plus curieux  
DANS LES  
JOURNAUX  
DE FRANCE

Et de plus interessant dans les  
autres ouvrages periodiques, qui  
ont quelque reputation

EN ALLEMAGNE.

---

TOM. I.

Première Partie.



GR. HERZOGIA-  
MEKLENBURG:  
SCHWERIN:  
REGIERUNGS-  
BIBLIOTHEK

A MERSEBOURG,

Chez Laitenberger, Imprimeur du  
Chapitre Royal M DCC LIV.

## AVERTISSEMENT.

**N**ous vivons dans un siècle, que l'on peut appeler le siècle de journaux. La mode est générale. Mais il y a très peu de personnes qui s'amusent à parcourir tous les journaux françois. La plupart vraiment qu'à lire des extraits choisis. Le grand nombre d'Ecrits, qui inonde le Public, ne laisse pas à un Journaliste le temps de faire un certain choix. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la peine, que nous nous sommes donnée de puiser dans ces sources n'en tirant que ce qu'il est très propre à piquer la curiosité de ceux qui aiment les Muses. Ainsi on trouvera effectivement dans ce recueil bien des choses, qui justifient le titre qu'il porte. Cet ouvrage périodique continuera de paroître tous les deux mois. Le prix de chaque Partie est de 2 gr. 6 pf. Il se vend

A Mersebourg chez Laitenberger.  
Dresden chez Laitenberger, Relieur Royal.

Leipsic chez Köhl, Libraire.  
unterm Rathause.  
Halle chez Hendel, Libraire.  
unter der Waage.



# I.

## LETTRE AUX HOMMES PAR UNE DAME DE NANCY.

(v. Lectures Serieuses et Amusantes  
Tom. IV. Geneve 1753. pag. 140.)

**V**ous êtes bien plaisans, Messieurs les Hommes, de croire que vos têtes sont faites pour la Philosophie & les nôtres pour les vétilles. Vous vous imaginez que nous sommes incapables de faire de grandes découvertes; detrompez-vous: nous en faisons qui sont plus utiles que les vôtres. Une de nos fantaisies est quelquefois plus avantageuse à l'Etat que tous vos grands livres remplis d'A, B, C, & que toutes les figures de vos grimoires. Nous ne

A fai-

947 a-d.

faisons pas grand cas de vos sciences, mais vous en fait es beaucoup des nôtres. Vous êtes bienheureux que nous vous apprenions l' Art de plaisir, pauvres hommes, où en seriez-vous, si nous nous avisions de renoncer à nos agrémens pour monter comme vous nos idées sur un ton froidement Philosophique; avouez de bonne grace que notre conversation a des charmes bien plus piquans que vos ouvrages les plus travaillés; vous n'êtes naturels qu'à force d'Art, votre imagination n'est pas à l'unisson de vos sentimens; chez nous c'est le sentiment qui remue l'imagination & l'aide à mettre en œuvre ses fleurs & ses gentillesses. L'expression ne nous coûte rien, parce que les objets font sur nous une vive impression: ce qu'on sent bien, on l'exprime de même.

Vous vous plaignez de ce que nous ne tarissons point lorsque nous venons à parler de nos ajustemens

mens, de nos modes, ou de nous-mêmes, car vous avez l'injustice de nous confondre avec elles; mais scavez-vous bien que vos reproches ne vous font pas honneur. Si vous aviez l'esprit plus penetrant, vous appercevriez mille différences qui vous echapent & que nous faissons. Vous êtes etonnés de ce que nous parlons tant, & nous le sommes de ce que souvent vous parlez trop, même en parlant peu; vous faites appercevoir une disette d'idées, une imagination stérile qui ne s'ebranle que par les grandes secousses. Nous parlerions moins, si nous voyions moins. Est-ce notre faute si vous n'êtes pas aussi inventifs que nous? allez, il y a plus de delicateſſe, plus de finesſe, plus de neuf, plus de profondeur dans ce que vous appellez nos miserables propos, que dans la vaine Philosophie dont vous pretendez decorer votre esprit; le genie se deploie aussi bien dans les pe-

A 2

tites

tites choses que dans les grandes.

Vous blâmez l'inconstance de nos goûts, sans prendre garde aux avantages qu'en retire le commerce, au plaisir que nous vous procurons par la nouveauté. Nous mettons les Arts en mouvement, & les Marchands en pratique. Je puis assurer en conscience que la seule chose que nous avons à nous reprocher par rapport aux modes, c'est que nous ne les varions pas assez; jugez si vous êtes coupables vous autres hommes, avec votre ennuyeuse uniformité.

J'ai à vous communiquer une découverte qui pourra contribuer à vous rendre plus beaux & le bled plus commun, à augmenter les branches du commerce & par conséquent les richesses de la Nation. Dites après cela que les femmes ne sont pas capables de s'elever à de grands objets.

Venons au fait. Je suis bien lasse de

de vous voir avec vos cheveux blanchis: toujours la même couleur, toujours du blanc, quoi de plus ennuyeux? ne mettra-t'on jamais sur mes cheveux que de la poudre blanche? C'est votre faute, Messieurs les Hommes: si vous en aviez inventé de différentes couleurs, nous nous en servirions, comme nous mettons les divers rubans que vous fabriquez pour nous. Je me suis déjà poudrée en couleur de rose, & mon miroir m'a dit que j'étois au mieux. Ah! si vous m'aviez vue! j'ai essayé le bleu céleste & j'étois à manger; j'ai soufflé des couleurs dont j'ai assorti les nuances, elles ont produit un effet admirable, au moyen d'une boëte platte de fer-blanc sans fonds & sans couvercle, que j'appliquois sur ma frisure, de maniere que la poudre ne pouvoit voler de côté ni d'autre; je me suis poudrée en ondes de différentes couleurs, à l'aide d'une boëte ondée.

A 3

dée

dée; le succès a surpassé mes espérances: enfin je suis parvenue à faire un parterre de mes cheveux. Ah! que cette découverte m'a causé de joie. Celles de *Descartes* & de *Newton* ne purent leur en procurer une semblable. Représentez vous une jeune Dame qui aspire à la gloire de faire une révolution dans l'empire des agréments, & qui trouve le moyen de les varier, de les multiplier, de changer toutes les têtes de l'Europe. Mon plaisir fut si grand qu'il brouilla mes idées sur tout ce qui n'avoit pas de rapport à mon entreprise; ce jour là j'oubliai de mettre une de mes mouches; une autre fut placée sans intelligence; je mis des épingles qui faisoient l'effet le plus maussade du monde. Pleine de mes idées, j'étois entraînée pas leur courant; je mourois d'envie de faire voir à tout le monde la nouvelle parure que j'avois inventée; j'ai pourtant été assez maîtresse de moi-même

même pour me contenter du suffrage de ma femme de chambre & de celui d'un aimable Poëte dont je vais rapporter les vers & la reponse que j'y aifaite. Y auroit-il de la vanité à faire connoître des louânges qu'on me donne ? non, car on ne sait pas qui je suis.

Ce fleurs que votre main peignit sur vos cheveux,

Ne vous donnent point d'avantage.

Iris, votre beauté fait tort à votre ouvrage

Et votre esprit à tous les deux.

De vos attraitz ornée abdiquez la parure,

Laissez à nos Chloés les pompons & le fard,

On ne doit rien devoir à l'Art,

Quand on doit tout à la Nature.

Réponse.

Embellir la Nature est le talent suprême;

Ne blâmez point un Art que l'amour a

dicté:

En se parant pour l'objet que l'on aime,

Ce qu'on ajoute à sa beauté

Flatte autant que la beauté même.

Une mode née en Province ne

prendroit pas à Paris. J'attends

donc que la Cour ait donné le ton

pour

pour le suivre avec cette superiorité que les inventeurs ont sur ceux qui copient. Soit qu'on teigne la poudre ordinaire, ou qu'on emploie d'autres matieres, les Dames doivent faire des reflexions serieuses sur les couleurs qui s'assortissent à leur teint; les brunes feront bien de choisir le petit jaune & le bleu celeste, les blanches & les brunes claires, la couleur de rose, le verd pomme; les blondes, la couleur de feu, le bleu turque, les gros verd, l'orangé, le violet & plusieurs autres couleurs foncées,

On est curieux sans doute de sçavoir comment je suis venue à bout de peindre des fleurs sur mes cheveux. Après avoir donné une toible couleur de rose pour servir de fond au tableau, je fis appliquer sur ma frizure un carton qui en avoit la forme; il étoit couvert de fleurs evi-dées, on ne laissoit à découvert que l'endroit où l'on souffloit la poudre  
colo-

colorée; le feuillage des fleurs étoit d'un beau verd; il ne s'agit que de trouver le secret d'aller aussi loin par cette méthode que par la peinture à l'huile ou en detrempe. Ne pourroit-on pas faire une application de l'Art des tableaux imprimés dont on a tant parlé. Quoiqu'il en soit, voilà un Art au berceau. Il est de l'intérêt des hommes de travailler avec les femmes à le porter au plus grand point de perfection. Les hommes qui portent perruque auront beaucoup plus de facilité à s'embellir que ceux qui ont des cheveux. Il est facile de teindre des cheveux en toutes sortes de couleurs & de faire sur les perruques des dessins de differens goûts, en satin, en rocailles, en guirlandes, en mosaique, en ondes, en marqueterie, en camayeu; on verra bientôt des perruques marbrées, mouchetées, en points de Hongrie, en arc-en-ciel, en fleurs, &c.

A 5

Je

Je goûte d'avance le plaisir que mes yeux auront à parcourir dans une nombreuse assemblée des têtes ornées de mille façons différentes. Nous autres Dames surtout, nous n'épargnerons rien pour avoir les couleurs les plus brillantes; sans cesse occupées à inventer de nouveaux desseins, nous passerons toute la matinée à les faire executer. Oh que nos femmes de chambre vont pester! n'importe, il appartiennent bien à ces pecores de trouver à redire à nos amusemens. Après tout, que faire quand on n'est pas occupé à sa toilette; pour moi j'aurai toujours une vraie obligation à ceux qui m'apprendront les moyens de la faire durer long-tems d'une maniere qui m'amuse. N'est-ce pas beaucoup d'être occupé de soimême? Plus on est jolie, plus on est belle, plus on trouve de plaisir à se parer. Avant que de recevoir des louanges, on goûte l'avantage d'en mériter. Je

J'espére que les hommes & les femmes me fçauront gré de leur avoir ouvert une source d'agrémens qu'on ne pourra épuiser. J'ai ouï dire qu'on avoit découvert dans les tons de couleur, une sorte d'harmonie visible, qui fait un vrai plaisir à ceux qui sont versés dans la musique de la vûe. Je prie le Jesuite qui a inventé le clavecin oculaire, de nous apprendre à nous poudrer mélodieusement.



LET-

II.

PORTRAITS HISTORIQUES  
DES HOMMES ILLUSTRES  
DE DANNEMARK,

*remarquables par leur merite, leurs charges & leur Noblesse, avec leurs tables genealogiques.*

(v. Lettres sur Quelques Ecrits de ce  
tems. par M. Freron, de la Société  
Royale & Litteraire de Nancy &c.  
Tome Neuvième. Nancy 1753. p. 47.)

JE me felicite, Monsieur, de pouvoir vous faire connoître un Livre François, composé par un Danois, imprimé à Copenhague, & dont il n'y a que trois ou quatre exemplaires à Paris. Ce Livre est intitulé : *Portraits historiques &c.* L'auteur est M. Ticho Hofman Secrétaire de la Chan-

*Chancellerie du Roi de Dannemark & Membre de la Société Royale de Londres.* Son ouvrage est en deux Volumes *in 4to*, magnifiquement imprimés & ornés d'un très-grand nombre de Portraits, gravés par les plus habiles Maîtres. Il me feroit impossible, Monsieur, de m'arrêter sur toutes les grandes familles de Dannemark dont il est ici question. Je ne vous parlerai que de celles qui m'offriront quelques traits curieux. Ce qui m'a le plus frappé dans cette lecture en general, c'est que presque tous les hommes illustres de Dannemark ont aimé les sciences, les ont cultivées, & s'y sont rendus célèbres. On rencontre même dans cette histoire plusieurs femmes Auteurs.

Si *Joakim Gersdorf* qui náquit en 1611 ne fut pas sc̄avant, il aimá les Lettres & ceux qui s'y appliquoient. Cette affection s'étendoit jusques sur les Etudiants de l'Université, dont il avoit

avoit tellement gagné la confiance, que s'étant mis, pour ainsi dire, à leur tête, il les engagea à défendre Copenhague contre les Suedois qui l'assiégerent en 1658. Ceux-ci furent contraints de lever le siège. Gersdorf parvint aux plus grandes Charges du Royaume & les remplit avec distinction; on lui reproche de s'être montré un peu trop jaloux de l'ancienneté de sa Maison, originaire de Bourgogne.

Quelle foule de Héros, Monsieur, nous offre la famille de *Rantzau*! Il n'y a dans les Etats de Danemark aucune Charge considérable à laquelle ce nom n'ait fait honneur. Un proverbe Danois dit, pour exprimer la fidélité d'un sujet envers son Prince: *Il est fidèle au Roi comme un Rantzau*. L'Auteur compte jusqu'à trente-deux Gentilshommes de cette Maison, qui se sont rendus célèbres par des actions memorables ou par des services signalés.

lés. Je ne parlerai ici que de *Johannes Rantzau*, qui en 1635 vint demander de l'emploi à Louis XIII, & fut honoré, l'âge de trente-six ans, du Bâton de Maréchal de France. Il passa constamment pour un des plus grands Generaux de son siècle, & en même tems pour l'homme le plus galant auprès des femmes, qui l'appelloient *le beau Rantzau*. Comme il aimoit la dépense & qu'il n'étoit pas riche, il trouvoit des ressources infinies dans leur générosité. Sa passion pour le vin étoit excessive; & dans ses yvresses il se livroit à toutes sortes d'indécences. Il entendoit parfaitement le métier de la guerre, & s'exposoit comme le moindre soldat. Il avoit reçû plus de soixante blessures, & il ne lui étoit presque resté que la moitié de son corps. Il avoit perdu un œil, une oreille, un bras, une jambe, &c. C'est ce qui donna lieu à cette Epitaphe.

Dn

Du corps du grand RANTZAU tu n'as  
qu'une des parts

L'autre moitié resta dans les plaines  
de Mars

Il dispersa par tout ses membres & sa  
gloire ;

Tout abbatu qu'il fut il demeura  
vainqueur.

Son sang fut en cent lieux le prix de  
sa victoire,

Et Mars ne lui laissa rien à entier que  
le cœur.

Les Thott font remonter leur  
origine jusqu'à l'an 290. Il y a peu  
de Maisons dans le monde qui puissent  
dater d'aussi loin. Je ne trouve  
cependant rien de bien remarquable  
dans l'histoire de cette très-antique  
Famille, sinon qu'il y a eu quatre  
Dames de ce nom, fort connues  
en Dannemark par leur esprit, leur  
science, & les différens ouvrages  
qu'elles ont donnés au Public.

Dans l'illustre famille de Juel  
on

## II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 17

on distingue *Niels Juel* Lieutenant-General-Amiral de Dannemark. Sa vie fut une suite de combats & de victoires. Ses triomphes maritimes peuvent être égalés à ceux des plus grands Amiraux; & les sept Batailles Navales qu'il gagna contre les Suedois, sont autant de monumens qui éterniseront sa mémoire.

Souffrez, Monsieur, que je rapporte ici un morceau de l'Oraison Funèbre qui fut prononcée à la gloire de ce Héros: il servira à vous faire connoître le goût de l'éloquence Danoise, & le style de M. *Hofman*. L'Orateur tirant l'épée de *Juel* pour la mettre sur le cercueil, lui adresse ces paroles: „O fidèle instrument de la valeur du Héros que „nous pleurons, ne fers plus d'autre „maître; car scache que tu n'en scau- „rois trouver qui te portât avec „tant de gloire que le défunt.. Jamais „il n'a fait de toi un mauvais usage, & „ne t'a employée pour exercer une

B „ven-

„ vengeance illegitime. Il aimoit à  
„ plaisanter ; mais jamais quand il te  
„ dégainoit. Tu sortois brillante,  
„ mais tu rentrois sanguinante.... A  
„ présent que ton Maître se repose de  
„ tous ses travaux guerriers, repose  
„ à ton tour son cercueil ; & puisque  
„ tu as été employée sur le théâtre de  
„ la guerre, sois & reste maintenant  
„ jusqu'à la fin du Monde, une en-  
„ seigne de paix & d'honneur sur le  
„ cercueil de ton Maître, afin que tu  
„ inspires aux passans la curiosité de  
„ lire l'inscription que tu leur mon-  
„ tres. Alors ils jugeront avantageu-  
„ sement de ta qualité tranchante,  
„ quand ton Maître te tenoit à la  
„ main, pour t'employer contre les  
„ ennemis de l'Etat.

La famille d'*Ulfeld* offre des choses curieuses & touchantes dans la personne d'un Seigneur de ce nom & de *Leonore-Christine* sa femme. *Corfits Ulfeld* Gouverneur de Copenhague, Grand Tresorier, Premier Mi-  
nistre

nistre & Grand Maître du Royaume, fut un exemple sensible des caprices de la fortune. Peu content d'occuper les premières Charges de l'Etat, *Ulfeld* aspira à s'en rendre le Maître ; mais voyant qu'il ne pouvoit s'emparer de la Couronne, il chercha à en priver le legitime possesseur, pour la faire passer à d'autres Souverains. Cefut là du moins l'accusation sur laquelle on lui fit son procès ; il n'évita la mort qu'en se sauvant hors du Royaume. Il erra long-tems dans les differens Etats de l'Europe, & finit ses jours miserablement à Neuhourg, petite Ville sur les bords du Rhin en Alsace. *Leonore-Christine* fut fameuse par son esprit, par son attachement pour son mari, par son talent pour la poësie, & par plusieurs ouvrages qu'elle a donnés au Public. La vie de ces deux époux forme un des morceaux les plus curieux & les plus interessans de cet ouvrage.

B 2

On

On trouve dans la famille de *Rosenkrantz* une longue suite de descendants, de grandes Charges, beaucoup de Scavans, mais très-peu d'évenemens dignes d'attention. Deux Seigneurs de ce nom furent condamnés, l'un à perdre la tête, pour avoir sur un faux billet exigé une somme qui ne lui étoit pas dûe; l'autre à un banissement perpetuel, pour avoir écrit que le Royaume de Denmark n'avoit pas toujours été hereditaire.

Les familles de *Reetz*, de *Holk*, d'*Oxe* & de *Schefted* ne fournissent guère à notre Historien que de grands emplois,quesques Scavans, des armoiries & de vieux titres de Noblesse. Un trait seulement me paroît singulier. Le Roi *Christiern II* avoit une Maitresse, avec laquelle *Torben Oxe* Gouverneur du Château de Copenhague, passoit pour entretenir un commerce un peu trop familier. Cete femme mourut;

mourut ; mais le Roi n'en conserva pas moins de ressentiment contre son rival. Un soir que ce Prince donnoit une Fête à toute sa Cour, dans un moment de gaîté, il dit à *Oxe* ; *Repondez-moi sincèrement, avez-vous eû les faveurs de DYVEKE ?* (c'étoit le nom de cette femme.) *J'avoue en bonne conscience*, dit *Oxe*, *que je n'ai jamais rien obtenu d'elle, quoique j'ait tout employé pour cela.* On s'apperçut à l'air du Roi, combien cette réponse l'avoit piqué. Le soir même *Oxe* fut arrêté, & le Sénat eut ordre de lui faire son procès. Il fut décidé qu'*Oxe* n'étoit point criminel, par-  
ce que les Loix du Royaume ne decernoient aucune peine contre de simples désirs. Le Roi irrité de ce jugement dit en colère. *Quand Oxe auroit un cou comme un Taureau, il le perdra.* Il fit venir douze paysans des environs de Copenhague ; & ayant fait former un quarré avec quatre lances qu'on étendit par terre,

terre, il y fit entrer les paysans, avec défense d'en sortir qu'ils n'eussent jugé l'affaire d'*Oxe*. Touchés de la disgrâce de ce Courtisan, & craignant d'ailleurs la colère du Roi: *Nous ne le jugeons point*, dirent-ils, *mais ses actions le condamnent*. Content de cet arrêt, *Christiern* dit, que puisqu'*Oxe* avoit été condamné, il falloit qu'il mourût; il lui fit trancher la tête.

*Ticho-Brahe* étoit d'une naissance à pouvoir aspirer aux premières dignités du Royaume; mais son goût pour l'Astronomie ne lui laissa d'autre ambition que celle d'y faire de nouvelles découvertes. Le Roi Frederic II lui en procura les moyens. Il lui donna en propre, sa vie durant, avec une pension considérable, l'île de *Huen*, à quelque distance de Coppenhague, pour y faire ses observations Astronomiques. C'est dans ce lieu solitaire que *Brahe* se livra entièrement à l'étude,

&amp;

& qu'il enfanta ce fameux système  
qui l'a rendu si célèbre.

Plusieurs Princes lui rendirent  
des visites; il reçut en particulier  
celle de Jacques I Roi d'Angleterre,  
qui étoit allé en Danemark pour  
épouser la Princesse Anne. Ce Prince  
savant passa huit jours entiers avec  
Brahe; & en se séparant de lui, il lui  
ordonna de lui demander ce qu'il  
voudroit. Notre Philosophe ne lui  
demanda que quelques vers de sa  
façon, & un chien Anglois. Le Roi  
prit la plume, & fit sur le champ des  
vers à la louange de l'Astronome. Le  
chien fut pour Brahe un présent su-  
nette; car un jour que le Roi  
Christiern IV l'étoit allé voir, le  
Grand Maître Valkendorf qui accom-  
pagoit ce Prince, voulut entrer  
dans l'appartement du Philosophe.  
Il fut mordu par le chien Anglois, à  
qui il donna un coup de pied pour  
le chasser. Brahe s'en fâcha, & parla  
fort grossierement au Grand Maître.

*Valkendorfen* fut extrêmement piqué, & résolut de s'en venger. Comme il avoit beaucoup de crédit auprès du Roi, il vint à bout sous differens prétextes de faire ôter à *Tycho-Brahe* toutes ses pensions, & l'obligea à chercher une retraite hors du Royaume. L'Empereur lui donna un asile dans ses Etats de Bohême, & *Brahe* trouva à Prague autant de facilité qu'à Copenhague à se livrer à ses occupations scâvantes. Il les continua jusqu'en l'année 1601, qu'il mourut d'une retention d'urine à l'âge de cinquante cinq ans.

*Ticho-Brahe* joignoit à de grandes qualités beaucoup de défauts. Il étoit extrêmement prévenu en sa faveur, aimoit à tout critiquer, se plaisoit à railler sans ménagement, & s'irritoit lorsqu'on en usoit de même à son égard. Il étoit sur-tout fort vindicatif, & ne pardonoit jamais à ceux qui l'avoient offensé. Tout éclairé qu'il étoit, il poussa la superstition

stition jusqu'à croire que la rencon-  
tre d'une vieille femme étoit d'un  
mauvais augure. Il ne pensoit pas  
de même des jeunes ; car on dit qu'il  
les aimoit beaucoup. Il passa aussi  
pour aimer le vin avec excès ; deux  
qualités qui ne s'accordent guere  
avec les occupations d'un Astro-  
nome, & qui lui firent faire deux fau-  
tes considerables. Un jour qu'il  
avoit trop bû, il prit querelle avec  
un jeune-homme de ses amis qui  
l'obligea de mettre l'epée à la main.  
Comme il manioit mieux un com-  
pas qu'une epée, il eut dans ce com-  
bat une partie du nez emportée :  
mais il sçut s'en faire un autre d'ar-  
gent, si bien travaillé, qu'on le  
croyoit naturel. L'amour lui fit  
faire une autre folie. Il conçut la  
passion la plus violente pour une  
jeune Paysanne nommée *Christine*.  
Les charmes naturels de cette beau-  
té champêtre firent tant d'impression  
sur lui, qu'il oublia toute sa Philo-  
sophie,

sophie, même sa naissance, & qu'il l'épousa.

La dernière partie du Livre de M. Hofman renferme la vie de *Griffenfeld*, d'*Adeler*, & de *Tordenskiold*. Ces trois hommes n'eurent rien de distingué du côté de la naissance; le mérite seul les éleva aux plus hautes dignités. L'histoire du premier peut surtout être regardée comme un tableau de presque toutes les conditions de la vie & de la fortune des hommes. Il étoit fils d'un Marchand de Vin de Copenhague, & porta d'abord le nom de *Schumaker* comme son pere. Il ne tarda pas à se faire connoître par son génie heureux & son habileté dans les affaires. Dans toutes les places qu'il occupa, il fit voir une capacité qui lui acquit la réputation du plus grand génie de son siècle, & du plus habile Ministre de l'Europe. *Christiern V*, qui monta sur le trône de Dannemark après la mort de son pere, prit en *Schumaker* une

une confiance encore plus grande que n'avoit fait son predecesseur. Il ne trouva pas qu'il y eût dans son Royaume des dignités assez eminentes pour en revêtir son favori. Il commença par changer son nom en celui de *Griffenfeld*, lui donna des Lettres de Noblesse, l'honora du titre de Comte, & en fit, après lui, la premiere personne de l'Etat. On peut dire que les rares qualités de ce premier Ministre n'étoient point au-dessous de tant d'honneurs : heureux, s'il ne se fût pas rendu indigne de la faveur de son Maître, en la faisant servir à son avarice & à son orgueil!

Le Roi qui l'aimoit voyoit avec peine la presomption de son Ministre, & le peu d'egards qu'il témoignoit pour ses autres Courtisans. Il lui ecrivit à ce sujet une Lettre admirable, qui peut passer pour le plus beat monument du regne de ce grand Prince.

“J'ai

28 II. PORTRAIRS HISTORIQUES &c.

“ J'ai voulu vous faire sçavoir les  
,, sentimens de mon cœur en vous  
,, marquant les points suivans, &  
,, vous dire ce qui me deplaît de  
,, votre conduite. 1°. Je veux que  
,, les Generaux & les Officiers soient  
,, maintenus, & qu'ils ne s'attachent  
,, à qui que ce soit, & qu'ils ne de-  
,, pendent que de moi. 2°. Je veux  
,, que chacun, en quelque charge  
,, qu'il se trouve, en fasse lui-même  
,, les fonctions, & que personne ne  
,, se mêle de le gouverner; ce qui ne  
,, convient qu'à moi. 3°. Ne vous  
,, arrogez pas une trop grande auto-  
,, rité; ne vous faites pas rendre des  
,, respects excessifs, & ne m'objetez  
,, pas des difficultés sur des affaires  
,, qui doivent être executées. 4°. Pre-  
,, nez garde de ne rien ordonner en  
,, ma présence à quoi je n'aie con-  
,, senti; & quand je dis quelque chose,  
,, appuyez mes pensées, & ne me  
,, détournez pas de mon sentiment  
,, pour m'en faire embrasser un autre.  
5°. Je

II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 29

„50. Je ne scaurois souffrir cette elo-  
„quence & ces longs raisonnemens  
„que vous affectez toutes les fois  
„que vous vous voulez me dire  
„quelque chose. Quand je vous de-  
„mande votre avis, vous n'avez qu'à  
„me le dire en peu de mots ; car  
„les grands raisonnemens sont di-  
„rectement opposés à mon ca-  
„ractère, & je n'aime ni les contra-  
„dictions, ni les longs recits. 60. Gar-  
„dez-vous des flatteries, & considé-  
„rez que tout ce qu'on fait à votre  
„égard n'est pas pour l'amour de  
„vous, mais que petits & grands  
n'ont en vûe que leur intérêt propre.  
„70. Ayez soin que personne ne se  
„laisse gagner par des présens ; car  
„vous scavez assez que dès le com-  
„mencement je vous l'ai témoigné  
„comme un fait que je ne puis  
„souffrir, & que je l'ai défendu. 80.  
„Je veux aussi que les Lettres, de  
„quelque lieu qu'elles puissent venir,  
„me soient d'abord rendues ; car il

ne

„ ne convient pas que je sois le dernier à être informé de mes affaires.  
„ 9°. Vous ne faites pas bien de me recommander toujours ceux qui vous appartiennent, ou qui dépendent de vous. 10°. Ne me pressez pas, afin que j'aie assez de tems pour me résoudre; & ne venez pas quand une affaire a été une fois résolue. 11°. J'ai dit assez souvent qu'on devoit rechercher dans le tems plusieurs bons officiers, tant par terre que par mer; à présent tout est precieux: mais auparavant personne n'y a fait attention. 12°. Il est aisē de voir par toutes les circonstances qu'on ne fait pas grand cas des affaires militaires, & que l'on cherche tous les moyens imaginables pour m'en detourner; mais il faut que je dise qu'on n'y réussira pas, puisque je veux être où mon armée se trouvera, & où il s'agira des actions de la plus grande consequence. 13°.

Enfin

## II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 31

„Enfin vous voulez tout faire &  
„tout sçavoir; de sorte qu'il paroît  
„que je n'ai en tout que le nom, &  
„vous au contraire toute l'autorité  
„& la gloire, puisqu'on vous re-  
„cherche plus que moi-même. 140.  
„J'emploie ceux à qui vous voulez  
„du bien; mais vous ne pensez pas  
„à ceux qui me sont chers, & ne  
„m'en faites pas souvenir. 150. J'ai  
„voulu vous faire sçavoir tout cela,  
„puisqu'il seroit chagrinant pour  
„moi de tolérer de tels procedés  
„plus long-tems. C'est pourquoi  
„j'ai couché ceci par écrit, con-  
„noissant mon naturel, & sçachant  
„que je ne pourrois vous le dire de  
„vive voix sans m'emporter. Voilà  
„pourquoi je n'ai pas voulu vous  
„le dire de bouche. Reglez-vous  
„donc là-dessus. Vous sçavez d'ail-  
„leurs que je prends grand soin de  
„votre avantage, comme je l'ai fait  
„jusqu'ici; je vous le témoignerai  
„encore, & vous affectionnerai  
„comme

„ comme auparavant. Faites au nom  
„ de Dieu mes affaires, je ferai aussi  
„ les vôtres.

## CHRISTIERN Ror

De Rensbourg  
le 21 Août 1675.

Cette Lettre fit d'abord quelque impression sur l'esprit de Griffenfeld; on vit en effet quelque changement dans sa conduite; mais cela ne dura pas: les plaintes recommencèrent, & le Roi se determina enfin à lui faire faire son Procès. Je n'entre point dans le détail des accusations intentées contre ce fameux Ministre; il suffit de dire, qu'après un long examen de son administration, on le condamna à perdre la tête. Le jour fut pris pour l'exécution; on le mena au lieu du supplice; & comme le bourreau avoit le sabre levé, un Héraut cria à haute voix:

Pardon

*Pardon de par le Roi.* Dans la surprise où cette nouvelle si peu attendue jeta le coupable, il s'écria: *Le Seigneur Jesus vous le pardonne; mon cœur étoit content de mourir; mais je rends grace à Dieu & au Roi.* Son supplice fut changé en une prison perpétuelle. Il paya de vingt-trois ans de captivité six années de faveur. Le Roi lui permit ensuite de se retirer dans sa famille, où il mourut peu de temps après. Il y a un Proverbe Danois qui dit, quand un homme de fortune s'oublie: *Mon fils, souvenez-vous de Griffenfeld.*

*Adeler & Tordenskiold* furent deux célèbres Marins, d'une basse naissance, mais d'un mérite éclatant. *Adeler* sortit de bonne heure de Danemark, & alla chercher de l'emploi dans la République de Venise. Il servit contre les Turcs avec beaucoup de succès, & le bruit de ses victoires engagea le Roi de Danemark à le rappeler dans ses Etats.

*Tom. I.*

**C**

**La**

La mort ne lui permit pas de servir aussi long-tems sa Patrie, qu'il avoit fait la Republique Venitienne ; il ne laissa pas neanmoins d'y soutenir la haute reputation qu'il s'etoit acquise par ses premiers exploits.

*Tordenskiold* avoit deja donné une haute idée de son merite ; deja il s'etoit montré digne de la dignité de Vice-Amiral dont il etoit revêtu, lorsqu'une affaire d'honneur l'obliga à se battre. Il eut le malheur de succomber, & sa mort priva sa Patrie des grands services qu'elle en espéroit.

Tels sont en partie, M. les Heros que M. Hofman fait paroître sur la scene dans les deux volumes de cet ouvrage. Il en promet une suite. Nous y verrons avec plaisir l'histoire des successeurs de ces grands Hommes. Il n'oubliera pas sans doute cet illustre Danois qui sous Louis

II. PORTRAITS HISTORIQUES &c. 35

Louis XV fert en France avec autant d'éclat que l'immortel *Rantzau* sous Louis XIII.

Je suis, &c.

A Paris  
ce 6 Avril 1753.



III.

Lettres et Negotiations  
du Marquis de Feuquières, Ambas-  
sadeur extraordinaire du Roi de  
France en Allemagne, en 3. vol.

Amsterdam (Paris) 1753.

Cv. Bibliotheque Impartiale, pour les  
mois de Janvier et Fevrier, 1754.  
Tom. IX. Premiere Partie. Leide 1754.  
pag. 104.

L'abaissement de la maison d'Au-  
triche, dont la grandeur faisoit  
ombrage à la France, & les diffe-  
rents

C 2

rents ressorts que le Cardinal de Richelieu fit jouer pour réussir dans cette grande entreprise, sont un des points les plus intéressans de l'histoire de l'Europe pour ceux qui aiment à étudier les révolutions dans les causes qui les ont produites. Pour s'en instruire parfaitement, on ne sauroit mieux faire que de consulter les lettres & négociations du Marquis de Feuquières, qui a joué un très-grand rôle dans toute cette affaire. Le ministre de France jeta les yeux sur lui, pour en être secondé dans ses vues profondes & politiques. Personne ne lui parut plus propre à conduire à sa fin une négociation aussi delicate & aussi importante que celle qui concernoit le rétablissement de la confédération que la France avoit nouée avec la Suede & les Princes protestans du corps germanique contre la maison d'Autriche. Le Marquis de Feuquières avoit, en effet, un esprit souple & délié

delié, prevoyant les difficultés & sachant les résoudre, laissant meurir les choses qui ne devoient pas être brusquées, ne s'ouvrant à ceux avec qui il traitoit que pour les obliger à s'ouvrir eux-mêmes, faisant céder de petits intérêts à des intérêts plus grands, ferme dans ses premiers projets sans paroître entêté, y ramenant sans cesse les esprits par ses insinuations éloquentes, qu'il appuyoit de l'argent de France, pour leur donner plus de poids.

Le Cardinal de Richelieu, plus éclairé en fait de politique, & moins scrupuleux en matière de religion, que Louis XIII. persuada à ce Prince, sur l'esprit duquel il avoit pris un grand ascendant, de s'unir en Allemagne avec les protestans qu'il persécutoit en France, lui représentant que c'étoit l'unique moyen d'abaisser la maison d'Autriche, qui reunissant par ses deux branches, l'Empire & l'Espagne, sembloit menacer de donner

C 3

donner des fers à toutes les Puissances de l'Europe. Les intérêts de la religion formoient un obstacle capable d'empêcher un Prince aussi religieux que Louïs XIII. de faire une ligue avec les Protestans, laquelle ne pouvoit reussir sans porter un coup mortel aux Catholiques d'Allemagne. Richelieu le leva, en posant pour premiere condition du traité que son maître feroit avec les Princes Protestans, qu'ils accorderoient la neutralité aux Princes Catholiques, & laisseroient par-tout l'exercice libre de la religion selon les usages de l'Empire.

La difference de religion produisoit en Allemagne les divisions qui la troubloient. Le Protestantisme ayant fait dans ce pais les plus rapides progrès, les Princes qui avoient embrassé les nouvelles opinions, se servoient de ce pretexte pour se former un parti, & se rendre redoutables dans l'Empire. L'E-  
lecteur

lecteur Palatin, qui se voyoit environné de toutes parts des Princes Catholiques qui le tenoient comme bloqué au milieu de ses Etats, craignant pour sa liberté, répandit l'alarme parmi les autres Princes de sa secte; & comme ceux-ci étoient presque tous également animés contre les Catholiques, ils entrerent unanimement dans les sentiments de défiance & de crainte que le Palatin leur inspira. Les Princes Protestans résolurent en conséquence de s'unir pour la défense commune, & formèrent effectivement à Hailbron une alliance qu'ils appellerent *union évangélique*. Les principaux de cette confédération furent l'Électeur Palatin, l'Électeur de Brandebourg avec les Princes de sa maison, & ceux de Bade, de Wirtemberg, d'Anhalt, Eltinguen, auxquels se joignirent plusieurs villes impériales. Les Catholiques alarmés de cette union, en formèrent aussi une, qui fut nommée

C<sub>4</sub>

*ligue*

*ligue catholique*, dont les principaux membres furent Maximilien, Duc de Baviere, qui en fut nommé le Chef sous l'autorité de l'Empereur, les Electeurs de Mayence, de Cologne & de Treves, les Archiducs d'Autriche, l'Archevêque de Salzbourg, les Evêques de Bamberg, Wirtzbourg, & plusieurs autres Princes de l'Empire.

Ces différens partis firent en même tems des préparatifs qui sembloient annoncer une guerre prochaine: mais comme aucun ne vouloit passer pour le premier auteur des troubles, on fut quelque tems à s'observer sans rien entreprendre de part ni d'autre. Ils commencèrent à faire quelque éclat à l'occasion de la riche succession de Jean-Guillaume, Duc de Clèves, de Juliers & de Bergh, mort depuis quelque tems sans laisser d'enfants mâles. On avoit tâché d'abord de faire

faire un accommodement entre l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, qui étoient les deux principaux pretendans à cette succession; & l'on avoit réglé que ces deux Princes prendroient conjointement l'administration des Etats du Duc de Clèves, en attendant que ce differend fût terminé par des arbitres dont on conviendroit. L'Empereur rompit de si sages mesures, en se saisissant des Etats qui étoient en litige, & en declarant qu'il les garderoit en sequestre jusqu'à ce que les arbitres eussent porté leur jugement. Cette entreprise choqua vivement les Princes de l'union évangélique, & leur mit les armes à la main. De nouveaux troubles s'élèverent en même tems du côté de la Bohème. La maison d'Autriche voulut s'emparer de cette couronne comme d'un bien hereditaire. Les Etats pretendoient au contraire que leur Royaume

C 5

étoit

étoit électif. Fredéric Electeur Palatin, profita de ces brouilleries pour se menager un chemin au trône. Il réussit en effet, & fut élu Roi de Bohème par les Etats du Royaume. Cette élection occasionna de cruelles divisions qui agitèrent l'Allemagne pendant une longue suite de siècles. Tous les Etats de l'Empire prirent parti dans cette grande affaire, les uns pour l'Empereur, c'est-à-dire les Catholiques, & les autres pour l'Electeur Palatin, c'est-à-dire les Protestans.

Cependant l'Empereur jugeant à propos de faire valoir par l'épée ses raisons, mit ses troupes en campagne, attaqua le Palatin, le chassa de la Bohème, & se rendit maître de Prague. L'Empereur fit plus: après l'avoir mis au ban de l'Empire, il le dépouilla de ses Etats héritaires, & de la dignité électorale qu'il transmit à Maximilien, Duc de Bavière,

Bavière, pour recompense des grands services qu'il lui avoit rendus dans cette guerre.

Une conduite aussi rigoureuse à l'egard du premier Electeur séculier de l'Empire, excita de violens murmures de la part des Princes Protestans. Ceux même qui avoient affecté de ne point prendre de parti dans la querelle du Palatin avec l'Empereur, commencèrent à éclater. L'Empereur fier de sa première victoire, & trop puissant pour craindre les Princes de l'union evangélique, continua de marcher en Conquérant dans les différentes provinces d'Allemagne; il fit des ravages affreux dans le haut & bas Palatinat, & enveloppa dans la ruine de ce pais les Etats des differens Princes, qui pretendoient mettre des bornes à son autorité. Tilli & ensuite Walstein, deux Generaux, dont les noms seuls font l'elogie, faisoient

faisoient ressentir de toutes parts les horreurs de la guerre, sans que personne osât se flatter de pouvoir arrêter la rapidité de leurs conquêtes. Les succès continuels, dont étoient suivies les armes imperiales, repandirent l'alarme non seulement dans toute l'Allemagne, mais même parmi toutes les Puissances voisines. On soupçonna l'Empereur d'étendre ses vues trop loin, & de prétendre s'arroger une autorité absoluë sur tout le corps germanique. L'Europe entière parut vouloir enfin tenter de mettre des bornes aux desseins ambitieux de ce Prince.

Gustave-Adolphe Roi de Suède, voyant la fermentation dont les esprits étoient agités en Allemagne, crut que le tems étoit arrivé de venger l'injure, que lui avoit faite l'Empereur, en refusant d'admettre ses Ambassadeurs au traité conclu à Lübeck.

Lubeck. Ce Prince qui s'etoit déjà acquis une grande reputation par les conquetes qu'il avoit faites dans la Pomeranie, entreprit de faire la guerre à l'Empereur. Les Protestans formerent sur lui les plus grandes esperances, & le regarde rent comme leur principale ressource. Le Cardinal de Richelieu, attentif à tous les mouvemens de l'Allemagne, faisit ce moment favorable pour faire une alliance particuliére avec le Heros du nord, dont il se promettoit les plus heureux succès pour la maison de Bourbon. Pour ne pas paroître violer le traité qui venoit d'être signé à Ratisbonne, la France n'offrit d'abord à Gustave que quelques secours, tels qu'on en donnoit alors à la Republique de Hollande, pour soutenir la guerre contre les Espagnols. Mais elle cessa de garder des mesures, des le moment qu'elle le vit engagé en guerre ouverte avec l'Empereur. Car elle signa avec lui

lui un traité, qui portoit en substance que l'on n'avoit d'autre dessein que de remettre les Princes de l'Empire dans la jouissance de tous leurs droits, d'assurer la liberté du commerce, d'ôter tout sujet d'inquiétude aux Puissances voisines de l'Allemagne, de retablir les Princes qu'on avoit dégradés, & enfin de remettre toutes choses dans l'état où elles étoient avant les troubles. Tout cela n'étoit qu'un prétexte; le véritable motif de la France & de la Suede étoit de resserrer la puissance de la maison d'Autriche, & d'occuper tellement l'Empereur en Allemagne, qu'il ne lui fût pas possible de porter la guerre ailleurs.

Gustave appuyé de la France, des partisans de l'Electeur Palatin, & en général des Princes Protestans, fit la guerre avec le plus grand succès. Déjà le Monarque Suedois avoit parcouru en Conquerant les deux

deux tiers de l'Allemagne: les Imperiaux battus en differentes actions d'éclat, sembloient n'avoir d'autre ressource que de ceder à la rapidité des conquêtes de Gustave: mais ce Prince ayant été tué au mois de Novembre 1632, tout parut changer de face: les Suedois consternés étoient prêts à abandonner l'Allemagne pour se retirer dans leur païs. Les Princes Protestans, qui s'étoient liés avec la France, tendoient à se diviser, d'autres étoient dans une irresolution qui donnoit autant à craindre qu'une défection totale. Dans ces extrémités le Cardinal de Richelieu ne se manqua pas à lui-même. Loin de ceder à la fortune qui paroifsoit contraire à ses desseins, il entreprit de retablir les affaires chancelantes. Il noua une negociation, au moyen de laquelle il ranima les esprits des alliés de la France, & fit voir à l'Empire étonné, qu'un génie ferme & délié fait toujours trouver des ressources

sources dans les conjectures les plus critiques.

Tout ce qui se passa dans cette affaire importante roula principalement sur le Marquis de Feuquières, que le Cardinal de Richelieu fit nommer alors Ambassadeur extraordinaire en Allemagne. Son mérite & ses talents déjà éprouvés décidèrent en sa faveur un choix aussi important que celui-là; car il ne falloit pas moins qu'un homme qui fût assez habile pour traiter avec les différentes cours d'Allemagne, & sur-tout avec le Chancelier Oxenstiern, qui ayant dans ce pays la direction générale des affaires de la Suède, jouoit alors le personnage le plus brillant. Les instructions dont il fut chargé, les lettres qu'il écrivit & reçut en conséquence, forment l'objet principal de l'ouvrage que l'on donne aujourd'hui: ces différentes pièces, qui supposoient dans le tems une connoissance parfaite des

des affaires, ne sont pas aujourd'hui sans difficulté pour beaucoup de lecteurs.

Il parut dans ce tems un ouvrage, intitulé, *Mars Gallicus*, dans lequel la maison d'Autriche reprochoit à celle de Bourbon ses alliances avec les Protestans contre les Catholiques. Le fameux Jansenius, qui le composa par son ordre, en fut recompensé par l'Eveché d'Ypres. Mais la maison d'Autriche a merité le même reproche de sa rivale, en se liguant avec les Protestans contre Louïs XIV: tant il est vrai que la religion n'obtient jamais que la seconde place lorsqu'il s'agit d'intérêts politiques.



Tom. I,

D IV. Recueil

## IV.

Recueil de differens  
traités de Physique & d'Histoire  
Naturelle, propres à perfectionner  
ces deux sciences.

(Lettres sur quelques écrits de ce tems.

Par M. FRERON, des Académies  
d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Tom. X. à Nancy, et se trouvent à  
Paris, 1753. pag. 73.)

TOU<sup>T</sup> devient, Monsieur, un sujet d'observations pour un Philosophe attentif, qui sçait interroger la nature. Il ne peut jettter les yeux sur ce qui l'environne; il ne peut faire un pas, sans trouver des sujets d'admiration ou de surprise. La Terre est pour lui un grand Cabinet de curiosités. Il est surpris, enchanté, à la vue de mille objets que le vulgaire imbecille dedaigne ou n'apperçoit point; il les examine

VI Recueil

mine & s'efforce d'en decouvrir le mécanisme caché & les causes secrètes.

C'est, Monsieur, à cette étude si digne de l'esprit humain, que nous sommes redevables d'un excellent Recueil de differens traitez &c. M. Deslandes, auteur de cet ouvrage, en avoit déjà donné une Edition en 1736; mais il reparoît aujourd'hui augmenté de quantité de traits recherchés & de remarques importantes. Les deux premiers Volumes de la dernière Edition ont été publiés en 1750. Le troisième vient de paroître; & comme cette collection est susceptible d'accroissement, on compte pouvoir la grossir d'un Volume nouveau chaque année.

En parcourant les differens articles qui composent ce Recueil, vous trouverez d'abord un Traité sur la maniere de conserver les grains, & de faire des greniers publics, avec des observations qui developpent

D 2 la

la structure interieure & le caractere de ces grains: vous en trouverez un autre sur la prompte vegetation des plantes, & un troisième sur la pêche du Saumon.

Le petit Traité sur les sympathies & les antipathies est très-amusant. Il est accompagné de remarques d'anatomie & de physique qui en expliquent les véritables causes. Entre plusieurs choses singulières qu'il renferme, j'y trouve des effets bien surprenans que produit l'antipathie. *Henri III* ne pouvoit demeurer seul dans une chambre où il y avoit un chat. Le Duc d'*Epernon* s'évanouissoit à la vûe d'un levrault. Le Maréchal d'*Albret* se trouvoit mal dans un repas où l'on servoit un marcassin ou un cochon de lait. *Uladislas*, Roi de Pologne, se troubloit & prenoit la fuite quand il voyoit des pommes. *Erasme* ne pouvoit sentir le poisson sans avoir la fievre. *Scaliger* fremissoit de tout son

son corps en voyant du cresson. *Thyco-Brahé* sentoit ses jambes defaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le Chancelier *Bacon* tomboit en defaillance toutes les fois qu'il y avoit une eclypse de Lune. *Boyle* avoit des convulsions lorsqu'il entendoit le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet. *La Motte le Vayer* ne pouvoit souffrir le son d'aucun instrument, & goûtoit un plaisir vif au bruit du tonnerre. Un Anglois se mouroit quand il lisoit le cinquante-troisième Chapitre d'*Isaïe*. Un Espagnol tomboit en syncope quand il entendoit prononcer le mot *lana*, quoique son habit fût de laine. Je connois une personne qui sent au cœur & à la tête un froid de glace lorsque le hazard veut qu'on parle des Tragédies d'*Aristomène*, de *Cleopâtre* & d'*Egyptus*. Il y a un air de musique fort grossier, mais que tous les Suisses apprennent dès le berceau. Cet air les frappe

D 3 d'une

d'une manière si victorieuse, qu'ils ne peuvent l'entendre chanter dans les Pays étrangers, sans se laisser aller à une melancolie qui les jette dans une espèce de desespoir. Ils gagnent ce qu'on appelle la maladie du Pays; le seul remède alors est de s'en retourner dans leur Canton. A peine approchent-ils de leurs frontières, à peine y entendent-ils l'air de musique en question, qu'ils se reveillent comme en sursaut, & qu'ils guerissent.

L'article suivant contient diverses particularités qui regardent l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Isle d'Islande. La manière de faire des experiences, les précautions qu'elles demandent, le peu d'estime que meritent la plupart de celles qui ont été faites jusqu'ici, forment un autre article écrit avec solidité, & qui à merité d'être traduit en plusieurs langues. Le volume finit par un traité sur les disgraces qu'essuya Galilée pour avoir soutenu

que

que le Soleil est placé dans le centre du monde Planetaire, & que la Terre tourne autour de lui. Vouloir dire aux hommes la vérité, c'est vouloir s'attirer bien des persecutions, & vous approuverez certainement, Monsieur, un Philosophe encore vivant, qui plus d'une fois a dit que s'il tenoit la vérité enfermée dans sa main, il se donneroit bien de garde de la laisser échapper.

Deux Traités importans & utiles forment le commencement du second Tome de cette collection. L'un est sur l'artillerie en général, & particulièrement sur le recul des armes à feu; l'autre, sur un point qui regarde la manœuvre des Vaisseaux. On trouve dans ce dernier l'histoire de la plus terrible de toutes les tempêtes dont on se ressouvienne dans la Marine. C'est celle qui arriva le premier de Janvier 1687, qu'on nomme *Le coup de vent de M. le Duc de Mortemart*. On y apprend aussi que

D 4

les

les Zephirs, qui sont si agreables sur la terre, causent sur mer des ravages épouvantables. Le grand *du Quesne* demandoit un jour à un Officier de Vaisseau où étoient les vents. Tout est calme, lui repondit l'Officier ; il n'y a que les Zephirs qui se jouent légèrement sur les flots. Des Zephirs, Monsieur, reprit brusquement *du Quesne*, apprenez que les Zephirs sont des B. . . . sur mer.

Rien n'est plus varié que ce Recueil. On passe successivement sur mille objets divers, qui changent la scène à chaque instant. L'article qui suit nous offre des arrangemens singuliers de pierres, qui se trouvent en differens endroits de l'Europe. L'Angleterre abonde sur-tout en ces sortes de monumens. Le plus considerable & le plus singulier est celui que les curieux & les Naturalistes vont voir à deux lieues de *Salisbury*. Voici quelle est sa forme. Des pierres brutes & inégales composent deux

deux enceintes presque circulaires. Ces pierres sont arrangées trois à trois, à distances presque égales les unes des autres, & ressemblent à des portes de maison. L'enceinte intérieure contient des pierres de vingt pieds de haut, de sept de large, & de trois & demi d'épaisseur; ce sont les latérales. Celles qu'on voit au-dessus posées de travers, ont depuis douze jusqu'à seize pieds de long. Les latérales ont en haut des gonds, & les transversales des mortoises qui s'emboëtent dedans, de manière qu'on diroit qu'elles sont suspendues avec art. L'enceinte extérieure contient des pierres plus petites, mais aussi remarquables par leur situation uniforme. Toutes ces pierres sont si énormes & si pesantes, qu'il n'y a point d'apparence qu'on ait pu transporter dans la plaine de *Salisbury* des masses si prodigieuses. D'où viennent elles donc, & qui les a ainsi arrangées? C'est un problème

D 5 que

que personne ne peut résoudre. L'Auteur fait mention de plusieurs autres monumens aussi singuliers. Il y a, dit-il, dans l'Evêché de *Munster* une pierre si grosse, posée en l'air sur d'autres plus petites, qu'on assûre qu'on troupeau de cent moutons pourroit s'y mettre à couvert de la pluye.

Vous connoissez, Monsieur, l'excellent ouvrage Anglois intitulé, *Transactions Philosophiques*. M. *Deslandes* en a traduit quelques morceaux dont il a orné sa collection; je ne rapporterai que l'endroit qui traite de la manière de connoître les tempéramens & les dispositions de l'âme par les modulations de la voix dans les discours ordinaires. On prétend qu'il neseroit pas difficile de deviner quel est le caractère de chaque homme en particulier, si on marquoit par des notes de musique les differens sons de sa voix. Ainsi, en suivant la Clef, celui

qui  
ferm  
en C  
capa  
en G  
un b  
un  
B-  
pou  
pend  
lanc  
acc  
En  
peu  
par  
ui  
dive  
l'acc  
d'ind  
aux  
des  
un t  
tiqu  
grav  
pro

qui parle en *F*, *ut, fa*, est mâle, ferme, courageux. Celui qui parle en *C*, *sol, ut, fa*, ne montre qu'une capacité ordinaire. Celui qui parle en *G*, *re, sol, ut*, peut passer pour un bizarre, pour un irrésolu, pour un esprit foible & craintif. Les *B-quarre* marquent du penchant pour la volupté; les *B-mol* du penchant pour la tristesse & la mélancolie, toutes les deux cependant accompagnées de quelque courage. Enfin, l'homme dont le discours peut s'ajuster à toutes les Clefs & participe à tous les Modes, offre un esprit universel, & capable de diverses sortes d'emplois; mais je l'accuserois volontiers d'un peu d'inconstance. On peut appliquer aux Tems, ce qui vient d'être dit des Modes. Les *blanches* indiquent un tempérament morne & flegmatique; les *noires* un tempérament grave & sérieux; les *croches*, un esprit prompt; les *doubles croches*, un naturel

turel ardent & porté à la colère; une *demie pause*, un stupide, celui qui ne peut exprimer ses pensées; un *soupir*, l'homme qui s'arrête & délibere; un *demi-soupir*, l'homme qui ressent actuellement une vive passion.

De toutes les Pêches qui se font dans l'Océan & dans la Méditerranée, la plus difficile, sans contredit, & la plus perilleuse, est la pêche des Baleines. Les Basques sont les premiers qui l'ayent entreprise; & les peuples maritimes de l'Europe, les Hollandois sur-tout, en font un des plus importans objets de leur commerce. L'Auteur en a fait un des articles le plus curieux de son recueil.

Le zèle de M. *Deslandes* pour le bien public se decouvre principalement dans les soins qu'il prend de nous instruire des différens details du Commerce & de la Marine. Ses *Lettres sur la construction des vaisseaux*,

seaux, & son Traité des vents peuvent également servir à l'un & à l'autre. Les vents semblent en quelque manière dédommager l'homme des aîles que la Nature lui a refusées. Il s'en sert pour naviger heureusement, & pour donner de la vie & de l'agilité à des masses énormes & pesantes. Les navires se metamorphosent par ce moyen en autant d'oiseaux qui portent avec agilité dans les lieux les plus éloignés les denrées du pays qu'on habite, & qui y rapportent, avec une sorte d'œuvre, les marchandises étrangères, utiles, curieuses ou agréables.

Les conjectures de l'Auteur sur le nombre des hommes qui sont actuellement sur la terre forment encore un morceau que vous lirez avec plaisir. Vous y verrez que malgré tous les fleaux qui ont ravagé le monde, la Providence a cependant entretenu une sorte d'égalité dans les

les successions des races humaines; que le nombre des hommes n'augmente ni ne diminue trop considérablement; que la moitié de ceux qui naissent meurent dans l'espace de dix-sept ans; que l'autre moitié s'écoule ensuite par des degrés assez rapides; & que tous les vingt-cinq ou trente ans, le genre humain se renouvelle de manière, que dans le cours de deux siècles ou environ, les races des hommes se succèdent six fois. Sur de pareilles supputations,, on peut parier cent „contre un, qu'un homme de vingt „ans vivra encore un an: quatre- „vingt contre un, qu'un homme „de vingt-cinq ans vivra encore un „an: trente-huit contre un, qu'un „homme de cinquante ans vivra „encore un an. Mais depuis soixante-six ans jusqu'à quatre-vingt, il „y auroit du désavantage à parier „même un demi contre un; & depuis „quatre-vingt ans, il ne peut y avoir „aucune sorte de pari.

Quant au nombre des hommes qui peuplent aujourd'hui notre globe, on peut conclure, après bien des calculs, qu'il y a actuellement cent millions d'habitans en Europe, quatre cens millions en Asie, cent millions en Afrique & environ cent vingt millions en Amerique; ce qui fait sept cens vingt millions, d'habitans par toute la terre. La France en contient elle seule vingt millions, & la ville de Paris huit cent mille, & non un million, comme on le dit communément.

L'article par lequel l'Auteur finit le deuxième tome de ce Recueil est intitulé, *Traité historique des progrès successifs de l'Artillerie & du Génie*. Comme la manière d'attaquer les places de guerre a changé, la manière de les fortifier & de les défendre n'est plus aussi la même. On ignore le temps & le lieu où a commencé l'usage des bastions; on

fçait

sciait seulement qu'ils étoient déjà connus au commencement du seizième siècle. On se servoit de la poudre à canon trois cens ans auparavant; & M. *Deslandes* prouve invinciblement que ce n'est point un Moine Allemand qui en est l'inventeur. Mais il pense que ce Moine est le premier qui en ait introduit l'usage à la guerre. Lisez, Monsieur, le reste du Traité, vous y verrez des choses curieuses sur tout ce qui concerne l'Architecture militaire.

L'utilité publique est l'objet principal des études de M. *Deslandes*. Philosophe & Citoyen tout à la fois, il aime surtout à nous enrichir de connaissances qu'il regarde comme les plus avantageuses à sa patrie, sans négliger néanmoins celles qui sont de simple curiosité ou de pur amusement. Le troisième volume de sa collection me fournira un article intéressant. Je remets à vous

vous en parler dans une autre Lettre.  
Ce Livre se trouve à Paris chez  
Quillau, Libraire, rue St. Jacques.

Je suis, &c.

À Paris, ce 9. Juillet

1753.

—  
V.

**Memoires de Litterature**, tirés des Registres de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis l'Année 1543.

T. XVII. (in-8. pag. 800.) De l'Imprimerie Royale.

(*Journal des Scavans*, combiné avec les *Memoires de Trevoux*. Suite des CLXX. Volumes du *Journal des Scavans*. à Amsterdam 1754. p. 470.)

Un des plus curieux & des plus considérables Memoires compris dans ce Volume, est celui qui porte en titre: *Eclaircissements Historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII. en Italie*;

Tom. I.

E



& particulierement sur la cession que lui fit André Paleologue du droit qu'il avoit à l'Empire de Constantinople. M. de Foncemagne, qui en est l'Auteur, se propose trois objets. 1. L'examen des motifs qui portèrent Charles VIII. à entreprendre le voyage d'Italie. 2. La manière dont ce Prince exerça la souveraineté dans Rome. 3. L'appareil de son entrée à Naples. Sur ces trois points il a été question de rechercher des anecdotes ; car les faits communs sont racontés partout. M. de Foncemagne s'est livré à des recherches très-étendues ; mais comme il est aussi bel esprit qu'écrivain exact, il commence son Memoire par un morceau dont nous ne voudrions pas priver nos Lecteurs. „ Il y avoit lieu de penser, (dit-il) que Charles VIII. né avec une complexion delicate, nourri dans l'obscurité, loin du commerce des hommes, élevé dans l'ignorance, & par une suite nécessaire de l'éducation sauvage

qu'en

qu'on lui avoit donnée, timide jusqu'à la foiblesse, n'entreprendroit pas de surmonter les difficultés qui avoient retenu son père. On pouvoit presumer que n'ayant jamais connu d'autres occupations que les amusemens de l'enfance, & de la première jeunesse, il continueroit à chercher dans les plaisirs d'un autre âge, de quoi remplir un temps dont ses Maîtres avoient eu ordre de ne lui point apprendre le véritable usage; que l'ambition trouveroit peu d'accès dans une ame accoutumée à la mollesse qu'inspirent des passions moins nobles, quoique peut-être aussi tyranniques; enfin que Charles aimeroit la paix, si non par vertu, & comme le bien le plus solide qu'un Souverain puisse procurer à ses Peuples, du moins par indolence, & comme une situation assortie à son caractère. L'attente publique fut trompée. Charles se trouva sensible à la gloire, malgré les odieuses précautions qu'une fausse politique

E 2 avoit

avoit prises pour degrader son esprit & son cœur. Il connut ses droits sur le Royaume de Naples : il vit avec complaisance que Louis XI. en negligeant de les poursuivre, lui avoit préparé un moyen de se venger du mepris qu'on avoit eu pour son enfance.... L'esperance d'être à la fois le libérateur & le conquerant d'un Etat qui lui appartenloit déjà par un titre legitime, flatta son ambition. Il fut aisé de lui persuader que la conquête du Royaume de Naples seroit le prélude de celle de Constantinople, où l'appelloit, lui disoit-on, la qualité de *Roi très-Chrétien*, &c.

Cette conquête de Constantinople entra pour beaucoup dans les motifs de ce jeune Prince. Et c'est d'abord ce que M. de Foncemagne demonstre par des Ouvrages du temps; surtout par des Mss. dont il a pris soin de deterrer l'existence, & de produire le temoignage. Ces citations font voir d'ailleurs qu'on represen-

presentoit l'expédition de Naples, comme une entreprise autorisée du Ciel, parce qu'elle devoit avoir pour but l'expulsion des Infidèles. On publioit à ce sujet des révélations & des prophéties, du moins empruntoit-on le style & la tournure de ces autorités extraordinaires; sans-doute à dessein de frapper le Peuple, & d'encourager les Troupes. Mais la plupart des pièces qu'on a recueillies sur cet evenement, sont des Poésies: langage susceptible de merveilleux, & par cette raison très-suspect aux gens qui pensent; langage même, qui décele sans effort l'intention des Auteurs. Ainsi l'on put bien, du temps de Charles VIII. parler beaucoup de l'entreprise de Naples, & y joindre celle de Constantinople, comme l'evenement qui seroit le plus glorieux au Monarque; on put faire intervenir Poétiquement les predictions & les promesses célestes. Mais ne seroit-il pas permis de douter qu'il soit tombé dans la

## E 3 pensée

pensée des Poëtes contemporains de Charles VIII. de donner les caprices de leur imagination pour de veritables propheties ? & seroit-il impossible ou absurde de comparer le sens des grossieres rapsodies de *Jean Michel & de Maître Guilloge*, (cités dans le Memoire) à l'idée toute Poétique de celui qui disoit à Louis XIV :

*Je t'attends dans deux ans aux bords  
de l'Hellespont ?*

Quoi qu'il en soit (car ceci n'est de notre part, ni une critique, ni même une opinion ; c'est une simple conjecture) on remarque des particularités très-curieuses dans cette première observation de M. de Foncémagne. Il passe à la seconde, qui concerne les actes de Souveraineté que Charles VIII. exerça dans Rome. Comines, André de la Vigne, Guagin, & tous les Modernes en parlent. Mais notre Académicien s'attache à montrer que ces actes de Souveraineté precederent l'entrevue du Pape & du Roi, par consequent que

que ce ne fut pas une concession faite par le Pontife ; mais un exercice que Charles crut analogue & convenable à sa qualité de fils aîné de l'Église, à celle de libérateur de l'Italie, à celle de Conquerant, &c. M. de Fontemagne rapporte ainsi un texte d'André de la Vigne, témoin oculaire : *Quelques gens de la suite de Charles VIII. furent insultés par une troupe de Juifs : aussitôt il chargea le Marechal de Gié d'informer du sujet de la querelle ; & sur le rapport qu'on lui fit, il ordonna que six Juifs, principaux auteurs du tumulte, fussent pendus au Champ de Flore.* Nous ignorons si la relation d'André de la Vigne est défectueuse dans le recueil de M. Godefroi ; mais voici ce que nous y lisons (pag. 124 du même recueil,) , „En ce temps survint une querelle entre les Juifs & quelques-uns de la Garde Françoise & Ecossoise du Roi.... l'effet de ce débat fut que plusieurs de ces Juifs, & même quelques-uns des principaux d'entr'eux, y furent tués & pilés

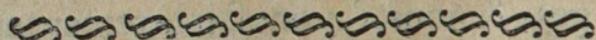
lés, & leur Synagogue toute renversée & detruite: ce qui etant venu à la connoissance du Roi, il donna ordre au Marechal de Gié de faire recherche & information exacte des auteurs de cette sédition; & ensuite pour la consequence, il commanda de faire un châtiment severe, & une punition exemplaire d'une telle insulte & si grande insolence; à quoic ce Marechal travailla en diligence... & après une enquête exacte, six des plus mutins de ces galants furent pour cette action condamnés à mort, & à cet effet pendus & etranglés en Place publique dans le Champ de Flore,.

On voit dans ce recit. 1. Que les Juifs étoient la partie lezée. 2. Qu'il n'est point dit que six d'entreux ayent été punis de mort. 3. Que cette preuve, si elle étoit seule, ne suffiroit pas pour demontrer l'exercice de la Souveraineté du Roi Charles VIII. à l'egard des Sujets du Pape Alexandre VI. Mais ce dernier article est bien prouvé par d'autres temoignages

ges; & nous n'avons fait la remarque qu'on vient de lire, qu'afin de rappeller le texte d'André de la Vigne, tel qu'il est dans le recueil de Godefroi.

Sur l'entrée de Charles VIII. à Naples, M. de Foncemagne observe que ce Monarque parut dans cette ceremonie, revêtu des ornementa Imperiaux; ce qui put être une suite de la cession qu'André Paleologue Despote de Romanie lui avoit faite de ses droits à l'Empire de Constantinople. L'acte de cette cession a été découvert, dans ces derniers temps, parmi les papiers Mss. du Capitole; & M. le Duc de Saint-Aignan, durant son Ambassade à Rome, l'a obtenu du Pape Benoît XIV. On le voit présentement original & en très-bonne forme à la Bibliothèque du Roi. M. de Foncemagne en donne la copie à la fin de son Memoire. C'est une Pièce très-digne de figurer dans les sçavans Recueils de l'Academie.

VI. La



## VI.

## LA MONOGAMIE &amp;c.

Par Mr. de Premontval.

## LETTRE XXXVIII.

(Nouvelle Bibliotheque Germanique, &amp;c.)

Tom. XII. Seconde Partie. à Amst. 1753

pag. 339.)

ON parle d'abord de la Polygamie d'*Abraham*; & en convenant que le cas de ce Patriarche est tout ce qu'on peut imaginer de moins criminel en ce genre, on montre que ce saint homme n'est cependant pas exempt de faute, ni même *Sara* son épouse, à la sollicitation seule de laquelle *Abraham* se laissa aller à cette infraction du mariage. En effet il suffit de peser un peu sur les circonstances du récit, pour découvrir ce qu'*Abraham*, ce que *Sara*, ce que *Moïse*, ce que Dieu lui-même, pensent de la Polygamie. La facilité, par exemple, avec laquelle *Abraham* abandonna la servante

vante *Agar* au pouvoir & à la vengeance de sa Maîtresse, montre assez qu'il reconnoît que les plaintes de *Sara* sont justes par rapport à la violation du droit qu'elle revendique, quoiqu'elles ne fussent pas fondées, entant qu'elle avoit consenti & même voulu que ce droit fût violé; & il n'y a aucun lieu de douter, que le Patriarche éclairé sur les intentions du Seigneur, que sa femme prend à temoin, ne regarde effectivement la Polygamie comme un attentat contre les Loix essentielles du Mariage, dont Dieu lui-même est l'Auteur.

Après *Abraham* vient *Isaac*, dont la conduite est très contraire à la Polygamie; & c'est bien à tort que n'ayant rien à dire sur sa personne, on s'est avisé de le rendre comptabel de l'irregularité de ses enfans, & surtout d'*Esaü*; sans doute, parce qu'on a senti qu'en cette affaire l'exemple de ce dernier n'etoit pas d'un fort grand poids. *Esaü*, le reprouvé

de

de Dieu, le farouche, le cruel *Esaü*, meurtrier de son frère, (sinon de fait comme *Caïn*, au moins d'intention, & de la manière la plus aggravante, puisqu'il demeura vint ou trente ans dans cet execrable dessein, dont il ne fut detourné que par le bras du Tout-puissant,) l'impie *Esaü* est le seul coupable. Son vertueux Père *Isaac* est hors de tout reproche, tant pour ce qui concerne sa conduite propre, que pour ce qui regarde celle de ses enfans.

*Jacob* mérite une attention particulière. Ce saint Patriarche n'avoit assurement aucun panchant à l'incontinence, puisqu'il passa soixante & dix-sept ans dans le celibat sous les yeuz d'*Isaac*, & n'obtint femme qu'à quatre-vingt-quatre. A cet âge il se marie, & prend deux femmes. Mais ignore-t-on le cas singulier qui l'y força en quelque sorte? *Rachel*, l'objet de sa tendresse, lui est ôtée par un indigne artifice; & il ne peut la posséder qu'en gardant *Léa*, qu'on lui avoit

avoit substituée. Il est vrai seulement qu'il pousse trop loin sa complaisance; & qu'un Chrétien seroit obligé aujourd'hui en conscience de faire le dur sacrifice, auquel Jacob ne put se résoudre.

Mais il est plus difficile de le justifier au sujet des deux Concubines qu'il prit quelques années après. Ce n'est pourtant qu'à la sollicitation de ses femmes, & non par passion ni dans un esprit d'incontinence que Jacob les admet dans son lit. Ces complaisances aveugles pour les fantaisies de deux femmes perpetuellement jalouses l'une de l'autre sont sans doute trop grandes, elles sont même deraisonnables, contraires aux bienséances; mais ce ne sont pourtant que de pures complaisances, & rien de plus.

Eudoxe prouve par une remarque fort originale l'extrême casteté de Jacob. Il tire sa preuve de la supercherie même qui fut faite à Jacob la nuit de ses noces: supercherie, dit-il, qui n'eut jamais réussi, s'il avoit déjà eu avec Rachel, non un commerce premature, ou les privautés le moins du monde contre la pudeur, mais de simples conversations, ou trop libres, ou trop animées, ou dans lesquelles l'impatience naturelle des sens & de la passion eût pris trop de part, promis & accordés qu'ils étoient depuis si longtems.

Des

Des Amans, de mœurs moins austères, qui se voyent à la fin hors de tout danger & de toute contrainte, ont mille choses à se dire; & cette nuit ne se fût apparemment point passée dans le profond silence, qui donna lieu à la méprise du Patriarche. Un homme, dont l'amour le plus tendre scçait garder un caractère de retenuë si admirable, pourroit il être soupçonné d'avoir agi par des motifs d'incontinence dans l'affaire des deux Concubines, & cela à l'âge de près de cent ans? Tout son crime se réduit donc indubitablement à un excès de complaisance pour Rachel & pour Léa, que ce debonnaire époux prenoit à tâche de contenter & de concilier en tout, autant qu'il lui étoit possible. Y a-t-illà de quoi faire sonner son exemple aussi haut qu'on le fait? Le Concubinage & la Polygamie sont des affaires de cœur, ou plutôt de passion lascive & brutale. La conduite de Jacob ne tend en rien à de pareils principes; & c'est en pure perte qu'on ose l'alléguer dans un cas d'une nature toute différente.

---

#### TABLE des ARTICLES.

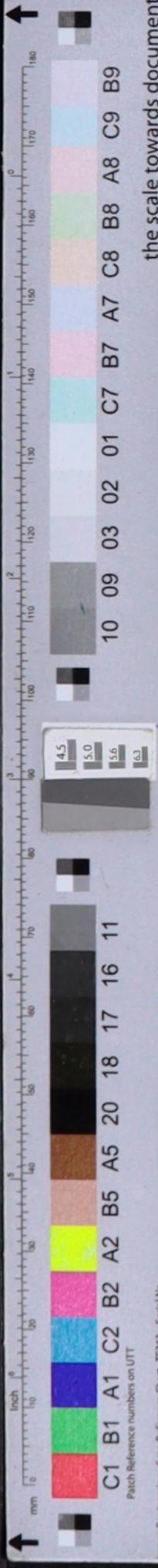
- I. Lettres aux hommes par une D. de Nancy.
- II. Portraits historiques des hommes illustres de Dannemark.
- III. Negotiations du Marq. de Feuquières.
- IV. Recueil de differens traités &c.
- V. Memoires de Litterature de l'Acad. Royale &c.
- VI. Monogamie &c.

Lin-  
que  
ciel.  
247  
des  
des-  
18  
dates  
des  
i-ii,  
des  
erfes  
nd  
281  
logi  
311









the scale towards document

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. **0089**

